

Jean Lemaître,
C'est un joli nom, camarade : Jean Fonteyne,
avocat de l'Internationale communiste,
Bruxelles, Éditions Aden, 2012.



PRÉFACE

JOSÉ GOTOVITCH

Tout compte fait, comment pouvait-on devenir et demeurer communiste au XXe siècle ? Pourquoi, jouissant de l'aisance matérielle, de convictions morales rigoureuses, et d'exigences patriotiques relevant de *notre* « grande guerre patriotique », celle de 1914-1918, pouvait-on risquer jusqu'à son existence même pour assumer les risques d'un parcours *à la marge* et cependant profondément jouir des valeurs aussi classiques que rares d'un couple aimant, d'une famille nombreuse chaleureuse, des plaisirs de la terre et des joies d'un multi-grand-père ?

Le parcours de Jean Fonteyne ne nous fait grâce d'aucun des événements qui ont dessiné ce siècle désormais passé, exception faite de l'écroulement définitif d'un monde auquel il avait cru et auquel il est resté fidèle jusqu'au bout. Peut-on dire, sans fausse honte, heureusement ? Aurait-il pu endurer sans vaciller ce dernier coup, lui dont l'engagement avait été porté tout au long par un espoir jamais éteint ?

Qu'on en juge. Emprisonné par l'occupant allemand à 17 ans pour diffusion d'un journal clandestin ; inventeur et dirigeant d'un Mouvement pour la culture morale qui voulait ouvrir les jeunes à tous les grands débats de société de l'époque tumultueuse d'après-guerre, mais les entraînant aussi dans les plaisirs simples de la randonnée et du camping, nouant ainsi des liens qui ne se dénoueront jamais totalement et résonneront encore lorsque les circonstances réclameront des complicités dangereuses. Voilà pour l'adolescence et le jeune adulte.

Les années de crise précipitent chez le jeune avocat bourgeois la découverte d'un autre monde, la classe ouvrière et ses combats contre la misère tangible, débilite. C'est très vite l'engagement, pas seulement intellectuel mais concret, directement opératif au service des victimes de la répression tant étatique que patronale. La révolution l'a définitivement conquis. Secours Rouge, Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, il paie de sa personne pour l'Espagne : un enfant espagnol vient agrandir sa famille déjà nombreuse.

Des préoccupations philosophiques sont profondément intégrées à ses combats politiques (il est entré en Maçonnerie). Surtout, il est curieux de tout, viscéralement cultivé, un militant de la culture à travers le cinéma et la photographie.

C'est sans doute dans la possibilité, l'adéquation possible dans les années trente, de lier l'humanisme et l'émancipation des hommes, les aspirations culturelles, le combat contre l'obscurité (le fascisme mais aussi l'exploitation capitaliste), la certitude de construire le bonheur de tous, la croyance chevillée au corps que ce bonheur est déjà en construction à l'Est. Oui, tout cela peut expliquer cette adhésion totale, enthousiaste, au communisme. D'autant que Fonteyne va pouvoir mettre ses qualités en pratique, parallèlement à sa réussite professionnelle,

dans des missions de haute confidentialité, touchant au saint des saints, les appareils ultrasecrets de l'Internationale communiste mais aussi des Soviétiques.

Il mènera ainsi plusieurs guerres clandestines parallèles sous l'Occupation, inventant, créant également groupes et publications. Et dès la catastrophe arrivée, il songera à porter témoignage de Breendonk comme de Buchenwald. Miraculé, Fonteyne ne désarmera pas. Sa plume, sa parole, comme avocat, comme sénateur, se feront pressantes, inquisitrices, vengeresses.

Épreuve supplémentaire, c'est du sein même de sa famille politique que viendront les désenchantements. La fraternité née dans les camps lui interdit de rompre les liens amicaux avec d'anciens compagnons de déportation partis en dissidence maoïste. Et l'aveugle rigidité de sa propre cellule fit en sorte que ce partisan passionné de l'URSS se retrouva en dehors du parti qui affirmait sa fidélité à cette dernière !

Et c'est sans doute au sein de la tribu dont il est le patriarche heureux mais toujours exigeant qu'il trouvera la force de vaincre cette déception, à l'image des vents froids qui soufflent depuis le pays de tous ses enthousiasmes passés.

Il fallait une plume retenue, la compréhension fine d'une période relativement longue, acquise au travers d'une enquête serrée d'histoire globale plaçant ce grand-père admiré au cœur de son époque. Il fallait pouvoir éviter l'hagiographie comme la distance rétrospective narquoise, le jugement froid comme l'énumération sèche.

Jean Lemaître a suivi ce long chemin, a assimilé l'histoire et il nous rend un texte d'empathie critique, bien enlevé. Il donne quelques clés, mais aucune leçon ; s'interroge sur un temps difficile à comprendre pour un homme de sa génération qui s'est trouvé confronté au grand effondrement de l'utopie, quelqu'un qui a œuvré pour tenter, malgré tout, de sauver ce qui pouvait encore justifier les enthousiasmes de son enfance, qui furent aussi ceux de son grand-père.

Jean Lemaître comble ainsi avec brio et sûreté notre manque criant d'écriture, de biographies, d'autobiographies de militants en Belgique, et en particulier des communistes. Il nous restitue quelque peu l'intimité de l'un de ceux, et pas des moindres, qui eurent « la chance » de bâtir un parti au temps où ce dernier pouvait croire incarner le combat universel pour l'émancipation.

Œuvre méritoire, œuvre utile mais surtout, pour notre plaisir, œuvre passionnante.